



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

20 | 2014

Création fiction

Bonniol, Jean-Luc (éd.), *Un miracle créole ?*

Dossier publié dans L'Homme, n° 207-208, 2013

Mathieu Claveyrolas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2915>

DOI : 10.4000/gradhiva.2915

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 282-283

ISBN : 978-2-35744-074-6

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Mathieu Claveyrolas, « Bonniol, Jean-Luc (éd.), *Un miracle créole ?* », *Gradhiva* [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 03 octobre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2915> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.2915>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Bonniol, Jean-Luc (éd.), *Un miracle créole ?*

Dossier publié dans L'Homme, n° 207-208, 2013

Mathieu Claveyrolas

RÉFÉRENCE

Bonniol, Jean-Luc (éd.), *Un miracle créole ?*, dossier publié dans *L'Homme*, n° 207-208, 2013.



- 1 La créolisation n'est certes pas un concept nouveau, et la bibliographie qui s'y rapporte est particulièrement florissante. Flirtant parfois avec l'effet de mode, comme le rappelle Jean Benoist (p. 75), l'engouement qu'elle suscite est tel que l'une des références du domaine, Richard Price, ne plaisantait qu'à moitié en 2008 lorsqu'il proposa un moratoire sur les études en la matière (p. 304). Dans ce contexte, on pourrait douter de l'utilité d'un énième volume traitant de la créolisation, où l'on retrouve plusieurs auteurs coutumiers des débats et dont les positions – par ailleurs passionnantes – sont bien connues depuis les années 1970. La lecture de ce numéro de *L'Homme* rassure pourtant rapidement. D'une part, la plupart des auteurs jouent le jeu de la réévaluation du concept de créolisation, de sa valeur heuristique et de ses limites. D'autre part, l'équilibre est particulièrement réussi entre essais synthétiques ambitieux prenant la notion à bras-le-corps (telle la contribution de Christine Chivallon) et tentatives d'éclairer la notion par une approche décalée, qu'elle soit disciplinaire (ethnomusicale dans le cas de Guillaume Samson, historique dans celui de Carmen Bernard), géographique (l'Amérique latine pour Odina Sturzenegger-Benoist et Bernard, la Méditerranée pour Benoist), ou encore thématique (Stéphanie Mulot s'intéresse à la matrifocalité, Raymond Massé au « paradigme de la reconnaissance »). On aura un seul regret (mais le volume compte déjà presque 400 pages pour treize articles et trois comptes rendus !) : la faible représentation d'études de cas empiriques qui auraient pu équilibrer la réflexion globale ainsi que l'absence de celles portant sur le religieux, pourtant « registre privilégié pour repérer les “ objets créoles ” », ainsi que le souligne Jean-Luc Bonniol (p. 261).
- 2 De fait, plusieurs contributeurs (dont Massé, p. 139) soulignent avec raison que l'on manque depuis plusieurs décennies d'ethnographies susceptibles d'ancrer la théorie de la créolisation dans des réalités empiriques plutôt que de la noyer dans des « adjuvants métaphoriques » (Bonniol, p. 256-257) relevant tantôt de la chimie (fusion, amalgame, plasticité), tantôt de la biologie (métissage) ou de la technique (bricolage, mosaïque). Deux ambiguïtés principales autour du concept de créolisation jettent régulièrement le doute sur son pouvoir heuristique. D'une part, les débats vont bon train quant à la possible valeur universelle du concept ou, au contraire, sa nécessaire restriction aux sociétés à fondement esclavagiste. D'autre part, de nombreux auteurs rappellent l'oscillation du concept entre objet anthropologique et projet idéologique (porté aussi bien par la littérature antillaise francophone que par les études postcoloniales et leurs « contre-dogmes » critiqués par Michel Giraud (p. 343). L'ethnographie impliquant non seulement une contextualisation historique et géographique, mais aussi une prise de distance avec les dogmes, les études de cas auraient sans doute été susceptibles d'aplanir ces difficultés avec pertinence.
- 3 Le volume s'ouvre et se ferme sur l'étude des interactions entre littérature, réflexivité et anthropologie, via une reprise des débats autour des figures de Patrick Chamoiseau (Anna Lesne) et d'Édouard Glissant (Giraud) dont les ombres planent sur l'ensemble des contributions. Il faut dire que les discussions sur la notion de créolisation doivent beaucoup à une fertilisation croisée (passionnante mais ambiguë et parfois conflictuelle) entre anthropologie et littérature, faisant des créoles tantôt des objets d'étude, tantôt des acteurs à la philosophie utopique et à la réflexivité équivoque (Giraud).
- 4 L'ouvrage ouvre ainsi la discussion sur l'ambiguïté des chantres de la créolisation qui, d'une valorisation absolue de l'impur, de l'imprévisible et de la relation (le « muscle »,

dit Giraud), se sont parfois laissé tenter par un essentialisme (la « graisse », pour Giraud) à travers la défense d'une identité créole, le refus d'apports nouveaux et la promotion d'une véritable police de la langue créole (Bonniol, p. 276). C'est que, d'une part, « les violences structurelles qui entretiennent un sentiment de vulnérabilité économique et de dépossession politique » définissant les sociétés créoles constituent des moteurs poussant à une quête de reconnaissance et parfois au ressentiment (Massé, p. 147). D'autre part, l'acceptation et la valorisation du « mélange », de « l'impur », exigent de coûteux efforts n'effaçant pas toujours les « restes de remords caché » (Benoist, p. 76-77) et les « affects existentiels » (Giraud, p. 338) qui, dans l'« intimité » des auteurs, cultivent encore une certaine « nostalgie de l'essence » (p. 342) des origines. Le concept de « sociétés ataviques », définissant pour Glissant l'anti-créolité, est particulièrement visé en ce qu'il réintroduit l'essentialisme honni. Carlo Célius traite, lui, du positionnement de la créolité, en Haïti, vis-à-vis de l'« authenticité » prêtée aux bossales (nés en Afrique et davantage affranchis du modèle européen). Plus près de l'étude de cas, Samson montre comment le *maloya*, ce genre musical réunionnais, a pu être à la fois mobilisé pour défendre la créolité et servir d'outil de « dé-créolisation » (p. 231) via la réinstauration de l'ancestralité et le retour aux sources africaines.

- 5 Depuis les travaux d'Ulf Hannerz¹ et l'essor d'un certain postmodernisme, la créolisation caribéenne a été perçue (autant par les promoteurs de la créolité que par certains analystes) comme le laboratoire du monde globalisé : « Nous sommes tous caribéens aujourd'hui », affirme ainsi James Clifford². C'est là faire dériver la notion de créolisation vers celles, non corrélés à des espaces-temps précis, de « métissage » ou de « syncrétisme », mais c'est là aussi négliger, voire minorer, la spécificité et l'extrême violence de l'histoire de l'esclavage (traite et plantation). Reprenant ce lien créolité/esclavage, Mulot argumente de façon convaincante que la matrifocalité antillaise ne saurait se résumer à une variante de la monoparentalité occidentale (p. 170). Ce sont aux représentations de la masculinité, de la paternité (la « disqualification sociale des hommes dans leur fonction paternelle », p. 160) et au rapport à la sphère domestique en partie héritée de l'esclavage et de la plantation qu'il faut en effet se référer pour saisir le schéma familial antillais.
- 6 Excepté Giraud qui brocarde (p. 334) « l'empressement d'enfermer la créolisation dans une histoire et un lieu particuliers », et malgré la tentative de Benoist d'envisager la créolisation dans un contexte méditerranéen, la plupart des articles (Bonniol, Chivallon, Price, Marie-José Jolivet) concluent qu'il est peu souhaitable, voire impossible, de transférer la notion de créolisation à des sociétés sans fondement esclavagiste.
- 7 Dans un long et dense article, Chivallon démêle les usages contradictoires de la créolisation : s'agit-il d'un processus ou d'une production ? Parle-t-on d'une situation originelle ou en devenir ? L'article articule état des lieux bibliographique et propositions personnelles, assumant le « risque que fait peser l'accusation d'essentialisme » (p. 45) pour mieux traquer la structuration derrière la plasticité généralement associée aux sociétés créoles (ou revendiquée par elles). L'article propose ainsi une théorisation critique affinée du concept de créolisation et une approche heuristique des sociétés créoles : il présente la créolisation comme l'invention d'un nouveau rapport au pouvoir, fait de méfiance et de rejet, forgé dans un contexte initial de violence extrême et ayant perduré à l'abolition de l'esclavage.

- 8 Bonniol, le coordinateur du volume, s'attache aussi à repenser la créolisation à travers une « tentative d'épuisement [du] concept » qui articule plusieurs thématiques également discutées par d'autres contributeurs. Citons, entre autres, l'étymologie et l'histoire de la terminologie (le modèle de la créolisation linguistique n'étant pas, à ses yeux, « inéluctable », p. 247), et l'historicité spécifique de la créolisation. L'auteur s'arrête ainsi sur la chronologie controversée de la créolisation (très rapide selon Price³, p. 306). Prenant acte de « la valeur performative de [l']auto-affirmation créole » (p. 275) et de l'« inflation idéologique » (p. 10) auxquelles la notion de créolisation a donné lieu, Bonniol revient sur des critiques, notamment venues de la sphère anglophone, lui reprochant, avec Aisha Khan⁴, de masquer les divisions de classe et de race. À la suite de Sidney Mintz et Price⁵ notant que les esclaves formaient dès l'origine des « foules » sans culture partagée (p. 253), Bonniol souligne également l'importance de l'individuation dans la sphère créole, « chacun pouvant aller puiser [des influences, registres ou repères culturels] dans le continuum qui relie les différents secteurs de la société » (p. 265). Cette orientation (que partagent Chivallon, Jolivet et Massé dans le même volume) lui permet de préciser le rapport de la créolisation à l'*agency*. « Entre intention consciente et *habitus* incarné » (p. 267), la créolisation est nécessairement encadrée par les relations de pouvoir spécifiques au monde créole.
- 9 Le « miracle créole » qui, avec son point d'interrogation, donne son titre au volume, fait référence à une expression de l'anthropologue haïtien Michel-Rolph Trouillot témoignant conjointement de l'absolue et incontournable violence originelle du chaudron esclavagiste et plantationnaire ayant donné naissance aux sociétés créoles, et de la résilience créative « contre toute attente » dont elles font preuve. C'est que la créolisation « n'a pas été un processus d'échanges aimables » (Benoist, p. 80) et qu'en conséquence on ne saurait s'attendre à ce que les conditions de la résilience aient répondu à des processus univoques, modélisables ou même « récupérable[s] pour divers usages sociaux ou politiques » (Massé, p. 135). La créolisation représente à n'en pas douter un objet d'étude anthropologique non épuisé et des plus prometteurs lorsqu'elle est historiquement contextualisée et assise sur des bases théoriques sérieuses, comme c'est le cas dans ce volume. On ne peut que souhaiter que de nouvelles ethnographies relèvent le défi d'en explorer la complexité en tenant compte de tels acquis.

NOTES

1. Ulf Hannerz, « The world in creolization », *Journal of the International African Institute* 57 (4), 1987 : 546-559.
2. James Clifford, *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1988 : 173.
3. Au Suriname, les marrons saamaka auraient été, dès le traité de paix de 1762, plus proches des Saamaka actuels que de leurs ancêtres africains.
4. Aisha Khan, « Good to think? Creolization, optimism, and agency », *Current Anthropology* 48 (5), 2007 : 653-673.

5. Sydney Mintz et Richard Price, *An Anthropological Approach to the Afro-American Past. A Caribbean Perspective*, Philadelphie, Institute for the Study of Human Issues, 1976.

AUTEURS

MATHIEU CLAVEYROLAS

mathieu.claveyrolas@laposte.net